

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean-Louis Fleury, Benoît Bouthillette, Florence Morin

Normand Cazelais

Number 162, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82103ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2016). Review of [Jean-Louis Fleury, Benoît Bouthillette, Florence Morin]. *Lettres québécoises*, (162), 26–27.

☆☆☆☆

JEAN-LOUIS FLEURY

L'affaire Céline ou Cendres au Crique-à-la-Roche

Québec, Alire, coll. « GF 41 », 2015, 352 p., 27,95 \$.

À rebours

La capitaine Aglaé Boisjoli, de la Sûreté du Québec, a enquêté sur la mort d'un ressortissant français découvert dans un véhicule brûlé au bout d'un chemin forestier de l'Outaouais. Cet homme avait fait, quelques jours auparavant, une apparition remarquée à la télé québécoise dans une entrevue portant sur l'auteur Louis-Ferdinand Céline. Après avoir résolu l'affaire et démissionné de la Sûreté, la policière, dans un rapport spécifique, explique les raisons de sa démission à l'inspecteur Gaston Plamondon, haut fonctionnaire délégué par la SQ pour étudier son « cas ».



L'affaire Céline se déroule à rebours. Dans son texte, Aglaé Boisjoli (que les lecteurs ont appris à connaître dans de précédents romans policiers) décrit avec minutie et sur un ton qui correspond peu aux rapports de police l'affaire en question et les raisons qui l'ont poussée à renoncer à son emploi :

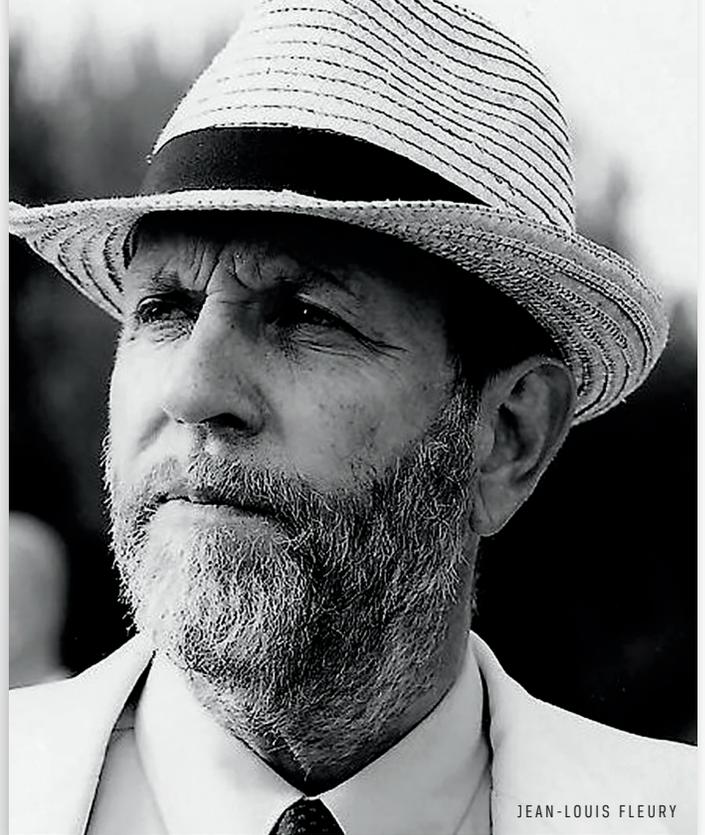


Je vais tenter d'être la plus fidèle possible aux faits, mais je ne me priverai certainement pas de montrer ce faisant les couleurs de mon âme. C'est ma vision personnelle de ce que j'ai vécu que je vais étaler; à ma manière. (p. 12)

C'est qu'elle a vite découvert que cet assassinat s'inscrivait dans une trame plus vaste, celle de complots internationaux et d'interventions conséquentes de services secrets. Que bien des pistes s'avéraient de fausses pistes. Ce qui l'a littéralement outrée, c'est que ses supérieurs et notamment son patron immédiat l'ont tenue dans l'ignorance de faits importants et lui ont même mis les bâtons dans les roues.

La docteure en psychologie affectée aux Projets spéciaux en a été troublée jusqu'au plus profond de son être. On s'est sciemment moqué de sa personne, au su de services policiers et diplomatiques étrangers : le lien de confiance entre elle et son employeur a été rompu. Elle ne pouvait plus continuer, même si la SQ a refusé sa démission. C'est l'affirmation de dignité d'Aglaé qui structure ce roman policier. Les familiers de Jean-Louis Fleury retrouveront ici, outre le recours à l'Histoire, un de ses thèmes récurrents : une certaine aversion pour la hiérarchie et une déception certaine relative à des patrons assumant mal le pouvoir qui leur a été imparti.

Quant au récit lui-même, il est bien mené. Dans une langue remarquable. L'auteur le souligne : « Amener Céline dans ma fiction est incroyablement excitant et stimulant. » Céline, rappelons-le, auteur « maudit » qui a été un antisémite notoire et qui a aimé le Québec au point de souhaiter s'y établir un jour. Antisémite, ne l'oublions pas,



JEAN-LOUIS FLEURY

qui a trouvé de ce côté-ci de l'Atlantique des oreilles sympathiques à ses thèses.

Un très bon roman policier. Et dérangeant.

☆☆☆ ½

BENOÎT BOUTHILLETTE

L'heure sans ombre (La somme du cheval, Partie 1)

Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2015, 552 p., 29,95 \$.

Enfants sacrifiés

À Cuba, des enfants disparaissent; certains sont très sauvagement assassinés. L'inspecteur Benjamin Sioui, Amérindien de son état, en repos sur la « grande terre », est appelé à la rescousse par les autorités de l'île... et par Yemayá, orisha de la mer, la Madre del mar : « ¿Dónde están los niños ? » lui demande-t-elle souvent.

Donc, ce roman fait intervenir le surnaturel, l'auteur en convient : « Les récits policiers et le fantastique sont incompatibles », ce qui ne l'empêche pas d'entraîner le lecteur à la recherche de ces « salauds à rattraper », coupables de « l'abject le plus inexplicable ». Deux mondes incompatibles qu'il réussit cependant à jumeler et qui en arrivent à s'interpénétrer.

Dès son enfance, Sioui a été considéré comme un *chaman*, un être capable de faire le pont avec des univers inaccessibles au commun des mortels, de parler avec les esprits. Ce dont il ne se prive pas dans *L'heure sans ombre*, qui se terminera d'ailleurs à midi, à cette heure où le soleil est exactement au zénith en zone tropicale. Une fin un peu trop prévisible d'ailleurs. C'est un policier, un très bon policier, reconnu comme tel par ses pairs, mais aussi un homme qui a « toujours quelque chose à se reprocher », qui traîne des doutes envers lui-même et une lancinante blessure d'amour.

En plus de Yemayá, Ogun, Olorun et autres *orishas*, ce « solitaire inapte à la solitude », daltonien au surplus, unira ses efforts à ceux de policiers cubains pour qui il éprouvera beaucoup de respect. Notamment Maeva, la très belle sergente, avec qui il aura une torride histoire d'amour. Il deviendra l'ami du jeune Elvis, authentique Cubain malgré son prénom, d'à peine quinze ans d'âge mais d'une étonnante maturité. Il affrontera à plusieurs reprises des gens qui voudront le tuer, certains directement, d'autres de façon plus détournée.



L'heure sans ombre est un roman foisonnant, écrit à plusieurs niveaux de langage, qui part dans plusieurs directions. Un texte qui s'interroge sur les « larmes oubliées », qui réfléchit sur l'évolution des mots, qui s'insurge devant les dérives du tourisme, qui creuse le thème de la gémellité, qui admire les religions pour la puissance de leurs symboles et les dénonce tout à la fois (« Je hais ces gestes de soumission »). Qui avoue sans ambages une profonde admiration pour Cuba, pour sa révolution, son rhum et son architecture, pour sa puissance créatrice. Pour les Cubains. Un roman foisonnant donc, qui navigue entre désinvolture, indignation et fatalité, sans perdre de vue son intrigue.

Benoît Bouthillette a certainement lu *L'Ombre du vent* et *Prisonnier du ciel* de Carlos Ruiz Zafón. Comme lui, il traque le tragique et n'hésite pas à plonger dans le lyrisme, même si çà et là il abuse des épithètes. Il aurait eu avantage à éviter l'étalage d'érudition et les effets de style, avantage également à resserrer la mise en place (car l'enquête policière à proprement parler ne commence qu'autour de la page 70).

Au total, un roman qui a du souffle. La suite, *Le soleil du mitan*, sera donc à lire.

☆☆☆

FLORENCE MORIN

Machine et machinations

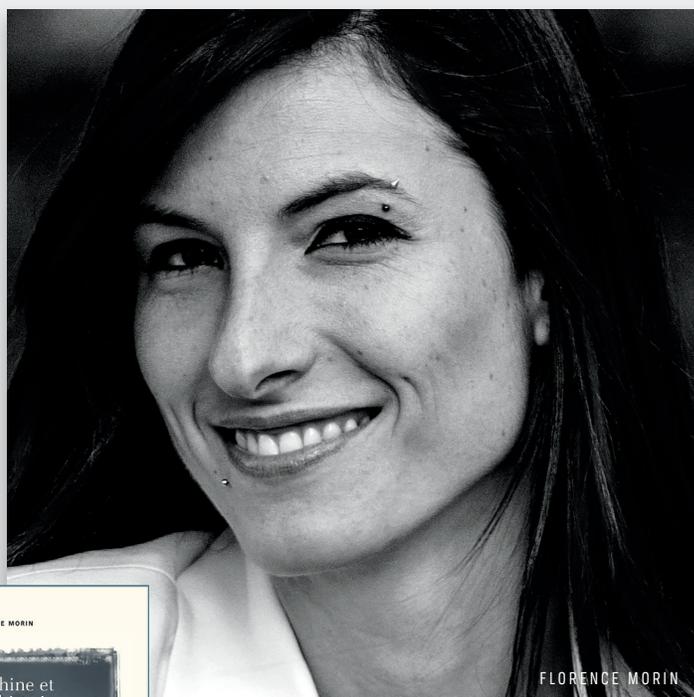
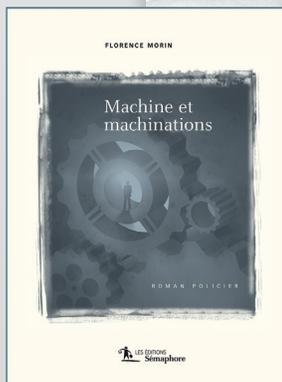
Montréal, Sémaphore, coll. « Roman policier », 2015, 248 p., 24,95 \$.

À parfaire

Qui a pu tuer une journaliste scientifique ? Sûrement pas son amoureux, éconduit quelques jours avant sa mort. Ces patrons d'une pétrolière qui financent en sous-main des mafieux pour faire le silence sur le MÉL, une source d'énergie propre, renouvelable et surtout accessible à tous ? Ou ces écologistes de l'extrême regroupés dans le FLEP, le Front de libération pour l'environnement et le peuple ?

Débusquer le ou les coupables ne constitue pas le fil d'Ariane de ce polar. Bien sûr, les enquêteurs Black et Duval vont s'y employer. Le travail de l'auteure est de montrer comment ces gens s'activent et de mettre en scène un tueur professionnel venu directement des États-Unis et, surtout, qui a le souci de laisser sa signature sur le corps de ses victimes. Aussi y croise-t-on Victoria qui cherche à tout prix à regagner l'estime sinon l'amour de son père, dit le Quisque, à la tête d'une organisation criminelle.

Tout ce beau monde est à la recherche de la formule du MÉL, et c'est à qui nuira le plus aux autres. Au milieu de ces histoires intervient une jeune femme au début de la vingtaine, mi-brésilienne par sa mère, mi-qubécoise par son père (l'amoureux éconduit, en l'occurrence), qui débarque chez celui-ci à l'improviste. Et qui, par un concours de circonstances, en vient à mener sa propre enquête avec des amis et même à entrer en contact avec un prof de Poly, nommé Andricks Blosch, ayant travaillé naguère sur le fameux MÉL et à qui plusieurs aimeraient tordre le cou après lui avoir fait raconter tout ce qu'il sait.



Machine et machinations ne manque pas de qualités. L'écriture est vive, la trame est assez originale. Les personnages — pas tous — ont du corps. Mais il y a des mais. Les personnages justement sont trop parfaits dans leurs champs de « compétence » respectifs, les dialogues sont parfois trop littéraires, des pages sont vraiment trop fleur bleue ou même prêchi-prêcha. Sans compter le temps souvent télescopé.

L'exercice que constitue ce premier polar est à parfaire.

Ah oui ! MÉL, même exprimé au masculin, signifie « machine à énergie libre ».